

Clichés de l'Altiplano VII

Maï 2007

LUNDI 30 AVRIL : Messe à la **zinguerie Taunus** à El Alto ; des centaines d'ouvriers sont là, debout sous le soleil, qui répondent peu à mes oraisons mais écoutent plutôt attentivement. Après la messe, ils me montrent leur travail et me guident dans les hangars et les ateliers pour que je les bénisse. Voilà qui change des maisons ensorcelées et des lamas foudroyés...



MARDI 1^{ER} MAI : Ce matin, après avoir à nouveau célébré le Seigneur dans la joie, avec et pour les handicapés du foyer des sœurs de mère Teresa, je me dirige vers Saint Jacques le Majeur, la paroisse de laquelle nous dépendons à El Alto, pour y bénir trente-six conducteurs et leurs minibus. Certes, je ne m'attendais pas à ce qu'ils ouvrent les capots pour que je bénisse les moteurs, mais eux non plus ne s'attendaient pas à ce que je leur propose **une renonciation au mal adaptée aux problèmes de la circulation alténienne** : « Renoncez-vous au péché, en particulier à l'alcool au volant et au refus de la priorité ? Au mal, comme aux excès de vitesse et à l'oubli de la sécurité des passagers ? » Et ainsi de suite.



À propos de transports, depuis quelques jours, la compagnie Aérosur envahit le petit

écran avec un clip publicitaire très réussi, qui donne vraiment à réfléchir sur l'importance des personnes âgées. Comme toujours, tout s'éclaire à la fin du clip ; l'idée est que chacun s'émerveille de ce que la compagnie offre aux plus de 80 ans la gratuité des voyages... Mais cela fait doucement rire quand on sait qu'ici l'espérance de vie ne s'élève qu'à 65 ans. Des statistiques dévoilées cette semaine affirment même que **32% de la population bolivienne est sous-alimentée**, qui ne consomme ni lait ni céréales et fort peu de protéines.

SAMEDI 6 MAI : Hier matin, je célébrais à l'hôpital Corea - l'un des rares d'El Alto qui me soient encore inconnus - dont c'était l'anniversaire de la fondation. Après une brève homélie, j'invitais le personnel médical à partager son expérience du passage de la mort à la vie. Le directeur évoqua alors la guérison spectaculaire d'un patient à qu'on avait cru condamné ; en fin de compte, conclut-il, les médecins font ce qu'ils peuvent mais c'est toujours Dieu qui guérit. Un discours qui, en France, étonnerait dans la bouche d'un fonctionnaire, si ouvert soit-il. Cet après-midi, je concélébre une messe présidée par le père David - l'un des rares lazaristes boliviens -, pour l'envoi en mission de Daisy à Cochabamba. Membre de l'équipe *Jeunesse Mariale* si dynamique sur le quartier de Villa Tunari, la voilà prête à faire **l'expérience de la vie consacrée** parmi les filles de la Charité.

MERCREDI 9 MAI : Ce matin, je retourne voir **Guido** dans la maisonnette de terre de sa sœur, à Ventilla. Quand ils entendent le bruit du moteur, ses neveux se précipitent pour ouvrir une porte qui ne ferme qu'à l'aide d'un pieu, puis attendent que je les prenne dans mes bras. Quant à Guido, depuis qu'il est sorti de l'hôpital du Kenko, on peut dire qu'il n'a vu évoluer positivement que son escarre. **À vingt-deux ans, il sait qu'il restera hémiparétique.**



J'embarque alors son beau-frère Félix pour achever de réunir les papiers qui permettront de déposer une demande à la banque de fauteuils roulants de La Paz. Quelques heures plus tard, je lui téléphone pour lui communiquer les coordonnées de deux entreprises qui sont à la recherche d'un chauffeur – une délocalisation lui a fait perdre son travail il y a peu – et lui annonce qu'une bénévole des Équipes Saint Vincent va procurer à Guido un fauteuil roulant provisoire qui lui permettra d'attendre le définitif. C'est donc le cœur léger que je reprends enfin le chemin d'Umanata, accompagné de Carmelo.

JEUDI 10 MAI : La majeure partie de la journée, les Umanaténiens ont célébré l'anniversaire du collège Saint François d'Assise – public bien sûr –, à grand renfort de musique, de rondes et de bière. **L'éducation n'en est pas moins un thème sensible.** En effet, l'enseignement public est le plus souvent de piètre qualité et ne suffit guère à enrayer l'analphabétisme. Avec ça, les Aymaras ont sou vent du mal à assimiler un enseignement théorique et arrêtent fréquemment l'école très tôt, pour aider les parents à paître les lamas ou à cultiver les champs. Par ailleurs, l'enseignement fait manifestement partie des dimensions de la société bolivienne que le gouvernement entend laïciser par le biais de la nouvelle constitution en cours d'élaboration.

DIMANCHE 13 MAI : Au terme d'une longue réflexion, **le père Fernando a décidé de retourner dans la province d'Argentine.** De bon matin, le premier jour de la semaine, je vais donc à Italaque pour partager et célébrer avec lui ce qui sera sa dernière messe dans sa paroisse. Ses paroissiens autant que nous, sa communauté, perdons à la fois un homme simple et joyeux, un missionnaire généreux et expérimenté, et un confrère équilibré et attentif. Merci, Fernando, pour ce que tu es et pour ce que tu as apporté parmi nous, et que le Seigneur te bénisse dans ce qui sera ta prochaine mission !



Cet après-midi, accompagné du fidèle Carmelo, je me rends à **Qhella Uyu** (littéralement *Corral des cendres*) **pour y constater l'avancée des travaux de la chapelle.** Ne roulant pas sur l'or, la paroisse a une fois de plus attendu que la communauté édifie les murs en briques de terre pour fournir le bois et les tôles permettant de couvrir le tout.



Avec Carmelo, nous découpons le zinc pour le faitage. Après le travail, le réconfort ; la communauté s'entasse dans le petit édifice et déroule l'*apthapi* pour partager *chuños* et compagnie.



Comme toujours intrigués par ma barbe – attribut pratiquement absent chez les Aymaras –, des enfants s'approchent alors avec crainte et tremblement avant de se blottir derrière ma chaise. Il faut dire que leurs parents leur répètent sans cesse : « *Sí tu n'es pas sage, le Gringo va t'emmener !* »... Or, ici, le

Gringo, c'est l'homme blanc d'où qu'il vienne. Qu'importe ! Je saisis l'occasion pour me défaire sans vexer personne d'une énorme ration de chuños et d'une seconde assiette de soupe au quinoa ; si on attendait d'être tout à fait désintéressé, on ne partagerait jamais !



MERCREDI 16 MAI : Hier et aujourd'hui, avec deux techniciens du Secours Catholique d'El Alto en charge d'un **projet de réhabilitation agricole et de renforcement des capacités communales**, Carmelo et moi avons visité les cinq communautés d'Umanata les plus affectées soit par la crûe de la Suchez soit par le gel et la grêle, en 2005-2006 : Qhilli Uyu, Molino, Ch'ajana, Jajaya et Jichhui.



Rolando et Jesús expliquent en quoi consistera l'aide offerte par le Secours Catholique du Luxembourg ; chaque famille recevra d'abord une pelle, une bêche et une pioche – faut-il préciser que le tracteur n'a pas encore fait son apparition dans notre coin de l'Altiplano ? – puis des semences. En contrepartie, les bénéficiaires s'engagent à participer au **travail communautaire hebdomadaire qui contribuera à la réhabilitation du système d'irrigation, à la réfection de la voirie et à la reforestation**. De victimes qu'ils étaient, ils deviendront donc responsables de leur propre redressement.

À Jajaya, tandis qu'on vérifie les listes des bénéficiaires de l'aide, un lama s'approche, avec de sérieuses velléités de prendre part à la réunion. Veut-il lui aussi sa pelle et sa pioche ? À moins qu'il ne soit décidé à dénoncer les fraudeurs qui ont cru pouvoir s'inscrire sur deux listes différentes ?

Toujours est-il que la communauté ne se rend compte de son intrusion qu'au moment où il commence à brouter les sombreros... Rires !



Cet après-midi, le presbytère ouvre ses portes à Calixto, diacre permanent aymariste, de passage dans le coin. Ayant entendu parler de sa manière de mêler rites andins et christianisme, j'accepte de visionner une puis deux vidéos de « *célébration inculturées* », afin de m'en faire une idée personnelle. Après les vidéos, le débat ; Carmelo ayant exprimé ses doutes, je félicite Calixto de chercher à rendre les célébrations plus festives tout en tenant davantage compte de la culture aymara, mais pour ensuite l'interroger sur **la capacité de ces célébrations à annoncer le Christ** ; il ne suffit pas, en effet, d'initier et de conclure par un signe de croix des rites étrangers à la foi chrétienne, ou d'y inclure une lecture biblique et un chant chrétien, pour les christianiser. Pas question donc de passer ces vidéos aux catéchistes d'Umanata qui sont souvent déjà assez embrouillés comme ça ! De toutes façons, demain après la messe de 11h, je leur donnerai une formation sur le sacrement des malades, ce qui ne laisse guère de temps pour autre chose.

VENDREDI 18 MAI : Hier après-midi, un **match de volley** sur le terrain de la paroisse – fraîchement remis en état sous l'impulsion du père Aníbal – a constitué un excellent moyen de lier plus ample connaissance avec les étudiants du CEMA qui ont cours ici deux semaines sur quatre. Leur niveau n'étant pas démesurément impressionnant et leur taille encore beaucoup moins, je me rends soudain compte de l'atout que constitue ici mon mètre quatre-vingt. Un jeune du collège pointant son nez, je l'invite à se joindre à mon équipe. Il se révélera être un as du ballon. Comme quoi, ça ne coûte pas cher d'inviter, mais ça peut rapporter gros.

Cet après-midi, avec plusieurs membres de l'ONG RICERCA & COOPERAZIONE qui veulent employer une contribution financière venue

d'Italie à des améliorations matérielles aussi bien que pédagogiques, nous visitons **les cinq garderies de la paroisse**. Ne connaissant encore celles ni de Kutu Kutu (qui doit son nom à une montagne *Tronquée*) ni de Janq'o Marka (littéralement *Blancheville*), je m'étonne qu'elles ne soient séparées que d'un ruisseau. Mais, m'explique-t-on, le ruisseau se transforme périodiquement en torrent infranchissable. Dans les deux cas, on adjointra à l'édifice une cuisine et des toilettes. À Janq'o Marka, presque toute la communauté nous attendait ; mus par des dirigeants décidés, les hommes ont déjà élevé les murs de la garderie – car pour l'instant les enfants se réunissent dans la chapelle – et tous se réjouissent à l'annonce de l'arrivée du matériel complémentaire ; bois et tôle doivent arriver dès la semaine prochaine !



À **Mojisa Uma** (littéralement *Eau douce*), Gregorio, catéchiste zélé et éducateur attentif, fait danser les enfants sur l'air de « *Condorito, suma condorito* », version bolivienne d'« *Alouette, gentille alouette* ».



À **Jichhuiri** (*Lieu où siffle la paille, sans doute à cause du vent*), doña Rosa fait chanter les enfants, avant que son fils Rodolphe – 3 ans et demi – ne déclame toute une poésie en aymara, avec un talent que bien des adultes pourraient lui envier.



SAMEDI 26 MAI : D'ordinaire composée d'une vingtaine de foyers, **la communauté de Molino double aujourd'hui sa population**, grâce à la fête patronale. Étant donnée l'étroitesse de la chapelle, la messe sera dite dehors, dans le patio de l'ancienne *hacienda*. Une superbe meule fait office d'autel mais, selon la tradition, je célèbre sur une relique de saint Jean-Gabriel PERBOYRE, lazariste martyr en Chine, que Philippe LAMBLIN, confrère français, m'a confiées avant mon départ. Pour la première fois, je proclame l'Évangile en aymara. Certes, la péripécie ne comporte que quelques lignes, mais c'est toujours bon pour le moral. Et puis, pour une messe anticipée de la Pentecôte, c'était indiqué.



Après la messe, **les habitants de Ch'ajana viennent danser le ch'unch'u**, pittoresque simulacre de chasse au *jukumari*. Avant d'être le nom du saucisson-sur-pattes qui sert de chien de garde au presbytère d'Umanata, *jukumari* est d'abord celui d'une espèce d'ours andin autrefois répandue. Au son de la flûte de pan et du tambour, les chasseurs encerclent deux hommes un tantinet avinés, qui se sont mis dans la peau de l'ours andin – en réalité un mélange de peaux de brebis et de lama –.



Couronnés de plumes multicolores, les danseurs sont sensés représenter une tribu des plaines de l'Est bolivien mais, la chaleur n'étant pas à proprement parler l'apanage de l'Altiplano, ils sont beaucoup plus habillés que ne sauraient l'être les Indiens des tropiques. Vêtus de pagnes colorés et affublés d'escargots et de Calebasses, les hommes ne se déferont de leur sérieux qu'au moment de la pause ; une bonne bière et c'est reparti !



Toutefois, les femmes aussi prennent part à la chasse. Celles qui sont mariées ont le visage voilé. Au cas où l'ours soit plus séduisant que le mari ? Entre l'embonpoint que leur confèrent douze jupes superposées et l'étrange sceptre qu'elles arborent avec majesté, elles semblent tout droit sorties d'*Alice au pays des merveilles*. Qu'importe, pourvu qu'elles capturent le *jukumari*, qui alors deviendra *jukuchi*.



DIMANCHE 27 MAI : Au cours de la réunion de communauté de lundi dernier, il fut décidé que je prendrais en charge **la paroisse d'Italaque**, tout en continuant à donner dans la mesure du possible un coup de main dans celle d'Umanata. Un léger pincement au cœur, je laisse donc cette dernière. Mais, ce soir, je suis bien accompagné ; dans la célèbre Doly, j'embarque tout le corps enseignant du CEMA : Eddy, Mirna et Marco Antonio, avec en prime Valeria et Camila, filles des deux premiers. « Doly », c'est le nom de la camionnette blanche qui, récemment, a bien failli mener le père Fernando droit au précipice... De la Doly ou du chemin d'Umanata à Italaque, impossible de dire lequel suscite la plus forte sensation d'inconfort et d'insécurité. Et dire qu'en France, certains paient et font la queue pour vivre de telles sensations, l'espace de quelques secondes ! Mais, à la guerre comme à la guerre ; après tout, les Italaquéniens eux aussi ont le droit de célébrer la venue de l'Esprit Saint.

Une fois sur place, je me rends compte que, bien plus que la Pentecôte, **c'est la fête des mères qu'on s'apprête ici à célébrer en grandes pompes**, en hommage aux femmes de Cochabamba qui se sont

levées contre les Espagnols il y a bientôt deux cents ans. Au sortir du dîner, comme à l'accoutumée partagé avec les professeurs du CEMA, je m'émerveille de la douceur de la nuit et de la fragrance des eucalyptus – de l'avantage de la vallée par rapport au haut plateau – et me laisse conduire sur la place du village par le son envoûtant de la *zampoña* – flûte de pan allongée – ponctué par celui du tambour ; les jeunes *sikuris* qui répètent pour demain.



LUNDI 28 MAI : Les discours achevés, chaque classe du collège présente une danse différente devant un parterre de mamans qui de temps à autre laissent transparaître un semblant d'émotion.



Arborant fièrement ponchos, ch'ullos et sombreros, les jeunes sikuris ne perdent pas une occasion de jouer une musique dont le rythme rappelle clairement le passé militaire du peuple aymara.



Je retrouve ici bien des jeunes, et plusieurs enfants qui n'étaient pas à la garderie ce matin ; Johnny et Eddy ne me lâcheront pas d'une semelle pendant une bonne heure et demie. Des enfants comme on aimerait en voir plus souvent, enfin presque !

Padre Cirilo